

accueillie n'est pas négociable... », précise l'auteur. Cela fait écho avec cette assertion forte d'Emmanuel Kant : ce qui échappe à la marchandisation, c'est la dignité humaine. Il est de bon ton de le rappeler en un moment où ce qu'il faut bien désigner par son nom, le capitalisme, tend à réduire tout ce qu'il y a sur terre à l'état de marchandise. Et le travail dit « social » n'y échappe pas. Du coup, l'écriture des professionnels, pensée, argumentée, structurée comme cet ouvrage nous y invite, apparaît comme un mode de résistance à l'idéologie dominante, qui restitue à la clinique tout son tranchant subversif. Évidemment, ce travail ne prend effet que de deux impératifs. D'abord celui du transfert, où il s'agit d'éviter de se noyer dans la relation au risque de produire des écrits soit trop près, soit trop loin du sujet, trop affectés ou trop désaffectés. Là le travail de supervision clinique s'avère précieux pour écrire à la bonne distance. Ensuite, sur le plan institutionnel, une telle écriture créative et enracinée dans la clinique exige une liberté et une confiance accordées au savoir et au savoir-faire des professionnels. En effet, « il importe d'inscrire l'écrit en tant que liberté fondamentale du travailleur social dans la pratique institutionnelle, pour que celui-ci se hisse au niveau des exigences du métier ». Cette conclusion qui ponctue l'ouvrage ferait bon profit d'être méditée par les cadres et les personnels de direction des établissements, qui sont nombreux à se laisser bercer par les sirènes d'un management industriel débridé, où la pratique d'écriture serait réduite au chiffage et à quelques bribes de la novlangue.

Un jour, j'assistais à une réunion de directeurs. François Tosquelles était assis à ma droite. C'étaient les débuts de PowerPoint ou équivalent. Les directeurs présents mettaient un point d'honneur à projeter sur un écran la typologie de la population

de leur établissement, les mouvements de la file active, les statistiques afférentes... Puis l'ensemble des données débouchait sur de beaux camemberts et histogrammes colorés. Chacun semblait fort content du résultat. Tosq' s'est levé et, d'une toute petite voix, de plus en plus forte, a énoncé ceci : « Oui, oui, ça commence par le chiffre, puis on vous le tatoue sur la peau et vous savez comment ça finit : à l'abattoir ! » Le silence qui a suivi en dit long sur l'enjeu de résistance, à laquelle j'ai fait allusion, et dont participe le travail d'écriture des professionnels.

JOSEPH ROUZEL

S'engager aux côtés des familles. Comment notre histoire personnelle influence notre vie professionnelle

Claude Seron

Éditions érès, 2017

Ça semble relever d'une évidence : les professions de la relation humaine (éducatives, pédagogiques, thérapeutiques...) sont souvent ancrées dans le terreau d'une enfance difficile ou problématique. On se soigne de blessures intimes précoces en soignant les autres. C'est un peu devenu une tarte à la crème. Mais ça ne va pas de soi. Cette évidence demande à être mise à l'épreuve du feu de la pratique. Claude Seron n'est pas le premier ni le dernier à s'engager sur ce chemin de réflexion, à la fois personnelle et professionnelle.

Jusque-là, j'ai surtout lu des travaux relevant de la sociologie des métiers, donc surplombants et relativement peu impliqués. L'originalité de l'ouvrage est que l'auteur s'est plongé dans l'écriture à partir de son expérience de vie et de son engagement professionnel. Éducateur spécialisé, psychopédagogue, intervenant en travail social et

formateur... il a parcouru toutes les chicanes du métier, principalement dans le cadre de la Protection de l'enfance à Liège, en Belgique. Fondateur en 1996 de l'association Parole d'enfant, il a ouvert largement au grand public le champ de cette réflexion sur l'enfance maltraitée et en danger.

Le déroulement de l'ouvrage a ceci de singulier qu'il mène en parallèle des récits de la pratique quotidienne d'accompagnement et de soutien auprès de familles et d'enfants en souffrance et les réflexions du praticien sur ce qu'il engage dans l'action. Sont mêlés souvenirs personnels et mises au jour des points de butée et d'incompréhension que rencontre l'auteur dans sa pratique. La matière même de l'ouvrage, sa facture, où s'entremêlent, telles des arabesques, des récits, des dialogues, des digressions sur des chemins de traverse, des souvenirs d'enfance, des maillages théoriques (Boris Cyrulnik, Guy Ausloos...), des réflexions politiques... ouvrent au lecteur le théâtre de ce qui se profile comme un « gay savoir », comme le dit Rabelais. Un savoir bien loin des savoirs préfabriqués, prêts-à-penser. Un savoir savoureux issu directement de la pratique et façonné au jour le jour dans le feu de l'action, dont l'auteur recueille, dans son atelier de la langue, les après-coups et contrecoups. Ce tissage très subtil entre personnel et professionnel produit un récit tout à fait passionnant, témoignant au plus près de ce qu'engage un acteur social dans son action. Le tâtonnement, le doute, l'incertitude et l'intranquillité y ont fait leur nid !

L'auteur nous plonge dans la complexité du travail social où les affres de la relation transférentielle ne sauraient laisser indifférent. Le professionnel accueille, porte et supporte en lui-même, dans son corps, ses émotions, ses souvenirs, son histoire... les impacts émotionnels et affectifs que l'usager

lui transfère et qui viennent réveiller, voire révéler, les failles et les blessures anciennes sur lesquelles lui-même s'est construit. Aussi pourrait-on dire qu'il s'agit d'un métier psychologiquement dangereux, qui met sérieusement à mal les repères et représentations du professionnel, si ce travail de relation profond n'est pas relayé et élaboré par une reprise dans l'après-coup, en équipe, en supervision, en réunion clinique, etc. On ne peut pas absorber à longueur de journées le choc d'histoires terribles, d'enfants et de familles en grande souffrance, sans en être profondément affecté. Il s'agit de sauver sa peau ! Cette dimension est peu abordée dans l'ouvrage, mais on sent cependant que la dimension « phorique » (de portage) de l'équipe est centrale. On ne saurait exercer un tel métier en solitaire. Cela institue le travail social dans une chaîne de soutien : le professionnel soutient un enfant, une famille ; il est lui-même soutenu par une équipe, dont les membres se soutiennent eux-mêmes d'un travail interne (réunions d'équipe) et externe (supervision). Comme le souligne l'auteur : « La confiance en soi se conjugue au pluriel. » Ce passage complexe et articulé du phorique (portage, soutien) au sémaphorique (ça fait signe) pour aboutir au métaphorique (déplacement dans la parole et l'écriture) balise un chemin de travail où l'élaboration permanente du sens maintient éveillé et créatif. Le travail d'écriture de Claude Seron qui produit une reprise dans l'après-coup participe de cette dynamique. J'ai souvent eu l'image de ces poulpes qui rejettent de l'encre en arrière pour se propulser en avant. Ainsi en va-t-il du travail social : c'est la reprise sans cesse remise sur le métier de l'action, le récit, la « racontouze », chère au cœur de Georges Pérec, qui en produit la force et l'élan.

JOSEPH ROUZEL